

Littérature étrangère

Numéro 31, février–mars–avril 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20004ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1988). Compte rendu de [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (31), 50–55.

LE PROTOCOLE DE L'OMBRE Johannes Mario Simmel Laffont, 1987; 21,95 \$

Sexe, sang, amour, suspense, argent = roman d'aventures. Si on sait bien doser les éléments, on réussit un best-seller. Certains en ont l'habitude, comme J.M. Simmel. Il y a 20 ans, il nous mettait l'eau à la bouche avec *On n'a pas toujours du caviar*, roman captivant, plein d'action, d'humour et d'excellentes recettes de cuisine... Deux décennies plus tard, Simmel se fait plus grave. Mais son sujet l'est tellement! Les forces de l'ombre, ce sont celles des super-puissances: les U.S.A. et l'U.R.S.S. Ces deux géants auraient, durant la dernière Guerre mondiale, conclu un pacte où ils se seraient séparés le monde: à toi Cuba, à moi le Japon, je prends la Hongrie, tu me laisses l'Australie, on se partage la Corée... Ce protocole bilatéral aurait été signé par Roosevelt et Staline à Téhéran et entièrement filmé. Un homme connaît l'existence de ce film et en possède une copie: Georg Ross, ancien espion nazi, supposé mort en 1945. Depuis, pourtant, il vit en Argentine sous le nom d'Olivera. Pour une raison précise, Ross montre le film à Mercedes, sa belle-fille, passionaria de la paix. Mercedes est immédiatement convaincue que ce film secret doit être vu par le monde entier afin que tous les peuples apprennent comment ils ont été manipulés par les deux grands pendant 40 ans. Un homme peut les aider à diffuser le film: Daniel Ross. Il croit son père mort et apprend avec regret, par Mercedes qui le séduit rapidement, que le salaud est toujours vivant. Car malgré son amour pour Mercedes, Daniel ne la croit pas quand elle prétend que son beau-père est bon et regrette ses crimes nazis. Il consent cependant, travaillant dans une grande chaîne de télé allemande, à tout faire pour que le film soit projeté. L'initiative de Mercedes et Daniel dérange tous les partis concernés. Et la liste des victimes pouvant témoigner de l'authenticité du film, prouvant ainsi son intérêt, s'allonge chaque jour...



Fiction? Certes, mais si bien construite, si étoffée, si efficace qu'on s'inquiète, le temps de la lecture au moins... Simmel tire ses ficelles avec le brio d'un professionnel: les dialogues sont justes, les descriptions nettes, précises, minutieuses, souvent sensuelles, le style est vivant, alerte, les personnages bien typés par des détails particuliers ou de lourds passés. Bref, s'il n'y a pas de recettes de cuisine dans le dernier texte de Simmel, il y a tous les ingrédients d'un super-roman d'aventures!

Christine Brouillet

LE COMLOT BEETHOVEN Thomas Hauser Ramsay, 1987; 29,50 \$

Beethoven prête aux superlatifs — je précise tout de suite que, par mon éducation musicale faite à l'époque du bicentenaire de sa naissance, j'y souscris volontiers. Je me range en effet du côté de ceux qui estiment que sa conception de la masse sonore est décisive dans l'évolution de la musique occidentale et que, pour être une vue de l'esprit, cette qualité n'en est pas moins une source de grand plaisir (à supposer qu'il faille dissocier les deux registres). Thomas Hauser, fasciné par le 9 irrémédiablement associé à Beethoven et à quelques-uns des maîtres sym-

phonistes allemands qui en procèdent (Schubert, Bruckner, Mahler), a imaginé que Beethoven ne s'était pas arrêté, lui, à 9 symphonies mais qu'il avait bel et bien écrit cette Dixième à laquelle on sait qu'il a travaillé. *Le complot Beethoven* raconte donc ce qu'il advient quand le manuscrit est retrouvé par un esthète post-nazi.

De Hauser n'attendons pas cependant qu'il parle la langue de Beethoven (fougue, contrepoint, humour, capacité de rattraper des lignes mélodiques souvent ternes) ni même qu'il parle de Beethoven. La recherche est pourtant là, et la matière ingénieuse: la vie de Beethoven qui, le premier peut-être, a imposé sa diabolique personne parallèlement à son art génère en effet les grandes lignes du drame. Mais de musique, point. Que l'altiste la plus talentueuse de sa génération n'arrive pas à attribuer au Maître la partie qu'elle a en main, cela étonne un peu mais on pourra l'excuser par une

allergie au papier dont on fait les livres de musicologie, allergie fort répandue chez les instrumentistes. Mais qu'elle trouve au demeurant sa partie sublime dépasse l'entendement. Beethoven était un admirable contrapuntiste mais qu'une partie d'alto de lui soit sublime comme de la musique concertante, voilà qui me semble hautement improbable. Pour le reste, la musique adoucit les mœurs, même celles d'un flic bougonneux. Les jeunes femmes en T-shirt ont aussi un effet de jouvence sur les quadragénaires flicards et bougonneux (bis). Il arrive donc ce qui devait arriver: notre héros a 47 ans quand commence le roman; il en a trois de moins après sa cure au T-shirt et à la *Pastorale*.

Gilles Pellerin

LES ROSES DE PLINE Angelo Rinaldi Gallimard, 1987; 22,95 \$

Pline l'Ancien, grand amant du parfum des roses, mourut étouffé par les vapeurs toxiques du Vésuve en éruption. Il avait eu le temps de s'étonner de la vitalité des rosiers et de décrire longuement dans son encyclopédie de quelles étranges tortures jardinières leur beauté est tributaire. C'est aussi le thème du dernier roman d'Angelo Rinaldi où la vie et la mort se nourrissent l'une de l'autre dans les pensées d'un narrateur qui se remémore son enfance proustienne et une foule de personnages truculents avec qui il a bien des choses à démêler. On retiendra surtout Rose, sa gouvernante, et son «tuteur», un ancien bagnard fasciste, celui-ci lui ayant légué son cynisme et le goût de l'intériorité tortueuse, celle-là une coquetterie somptueuse et le besoin de plaire aux hommes.

Il y a chez Rinaldi une prolixité qui ne tient pas seulement à la crainte du silence, mais aussi à cette hypertrophie mondaine qui transforme le flirt en gai papotage. Héritière lointaine de Proust, sa phrase repousse le point au delà de la page, s'orne, s'attife, s'admire, sans doute, et se rembourne quelques fois (en empruntant des bons mots à Bianciotti ou à Handke, par exemple), chaque trait étant amélioré, corrigé et passé au peigne fin d'une inspection de camériste espagnole. Rinaldi, qui demande au lecteur beaucoup de patience, devrait délaisser un peu sa vanité et avoir le courage des personnages assez fous qui l'habitent, comme en témoigne la fin du

roman où le narrateur se promène dans le cimetière du Père Lachaise. Dommage qu'un livre parfois brillant soit tempéré par une trop sage coquetterie. C'est là son seul défaut et ce qui fait que, à l'inverse des roses en question, sa prose risque de se faner précocement si la critique ne met pas vite au supplice tant de beauté indifférente.

Christian Desilets

UNE NUIT DE CHIEN
Juan Carlos Onetti
Christian Bourgois, 1987;
28,50 \$

Si l'*homo existentialis* européen a le sentiment d'être étranger au monde, son cousin latino-américain, lui, a la certitude d'être un *desplazado*, un déplacé d'on ne sait où qui se refuse sans cesse au présent, préférant vivre dans le souvenir des choses. La voix de cet exilé traverse l'œuvre entier de l'Uruguayen Juan Carlos Onetti, mais elle trouve une résonance particulière dans *Une nuit de chien* (1943), le seul roman politique de l'écrivain, où l'individu, plongé dans la lutte qui oppose le fascisme aux révolutions prolétariennes, se voit obligé de prendre parti. Mais l'engagement, pour celui qui vit d'inespoir, ne va pas sans réserve. Et en cette nuit où une ville est sur le point de tomber aux mains des forces gouvernementales de droite, tous sont frappés d'immobilisme: Ossario, cadre du parti révolutionnaire, hésite entre la fuite et son vain sacrifice au nom d'une cause perdue; Barcala, leader du parti, attend stoïquement la mort, ayant renoncé à combattre l'injustice, conscient des injustices quotidiennes que nous commettons tous; Morassan, ancien révolutionnaire ayant changé de camp pour devenir chef de la police politique, cherche à travers la torture à venger un amour perdu, mais ne trouve plus la force nécessaire pour sauver sa peau.

Le cadre spatio-temporel de cette fiction a des contours des plus imprécis, sans doute pour souligner le caractère universel du nihilisme, mais aussi parce que l'écriture d'Onetti, en toute cohérence, ne va pas outre les gestes et la pensée de personnages avariés d'actions ou de mots dépossédés de leur signification. Aussi attentive aux détails que tous ces gens condamnés qui essaient de sauver un souvenir, la prose d'Onetti anticipe l'objectivisme du nouveau roman français, mais elle traque les par-



celles de vie avec un tel désespoir que le lecteur, loin d'être rebuté, est à la fois séduit et happé par cet humble travail de reconstruction d'un sens. Loin du baroque flamboyant et de la dénonciation unanime qui sont les fruits les plus exportables de la littérature hispano-américaine, *Une nuit de chien* s'impose comme l'expression affinée d'un pessimisme proprement contemporain.

À noter que la traduction de Louis Jolicœur, confrontée à l'alliage d'une phrase sèche et d'un héritage falknerien avoué, est d'une grande fluidité.

André Lamontagne

CHRONIQUE D'UN SIÈCLE QUI S'ENFUIT
Marco Lodoli
P.O.L., 1987; 29,50 \$

Au terme de ce siècle qui ferme de surcroît le millénaire, la figure archétypale de l'errance semble rallier à elle les artistes créateurs les plus sensibles. Pas étonnant alors que le siècle qui s'enfuit au fil de la *Chronique* de Marco Lodoli partage son exode avec les personnages qu'il met en scène. D'abord, il y a le père qui, en 37, a probablement vécu l'expérience déterminante de sa vie en s'acquittant d'une dette de jeu de façon singulièrement traumatisante. Les autres entreprises de sa vie, ses rêves et sa mort ne le seront pas moins. Il y a aussi les représentants de l'autre génération dont le narrateur incarne les aspirations et les défaites avec son amirival, l'excessif Fernando. Une chose les unit tout en les éloignant: le mutisme total de Clo. Leurs exhortations stériles pour lui faire sortir une parole intensifient la gravité du silence de cette jeune vierge tragique: sorte de

métaphore de la conscience. En dépit du chaos apparent que véhicule le récit, les personnages et les objets (comme ce pistolet rouillé hérité du père) participent tous du compte à rebours qui les fera plonger dans l'ère nouvelle.

L'esprit des lieux vient se joindre à l'alchimie romanesque pour former un paysage où la nudité devient génératrice de pudeur. Ainsi, l'île de Sein sise au large des côtes de Bretagne devient la terre de prédilection qui fera en sorte que «la mémoire soit ce qui aspire à devenir mémoire.» Rarement aura-t-on décrit un espace géographique avec autant de lyrisme: «...» un bref amphithéâtre de maisons, une bourgade posée sur les eaux, comme engendrée par la mer. [...] un village né sur le dos d'une baleine, un lieu fuyant et squameux. [...] Une faveur de l'Atlantique et des marées envahissantes.»

L'éclosion des souvenirs compose le noyau d'un roman qui emprunte sa forme au journal que tient le narrateur du fond de sa retraite insulaire. Ce journal, au fil des pages, prendra l'allure d'une quête morale qui se poursuit sur les débris de la désillusion «de gens qui avaient



réussi à tenir la tête hors de l'eau, mais seulement pour mieux comprendre leur naufrage.» À l'aube de l'an 2000, la lumière reste blafarde!

À prime abord, tout cela pourra paraître confus, mais l'écriture vient vite donner une touche de vitalité à un propos léthargique, languissant. Le style maîtrisé est à la fois lapidaire et poétique. S'il s'agit d'un premier livre — rien n'indique qu'il y en ait eu d'autres —, la maturité qui s'en dégage est celle d'un écrivain au faite de son art. La traduction de l'italien n'a rien

Le Français sans façon
 Philippe Barbaud
 186 pages — 15,95 \$

Notre langue si vivante et si colorée, si utile et si efficace peut aussi être malmenée et incomprise. L'auteur sensibilise le lecteur aux faits de langue à travers des chroniques alertes et amusantes. Il aborde aussi bien la langue écrite que la langue parlée dans un style franc et direct. Vous lirez... «Y a-t-il un cuis-tot dans la couquerie?», «Les sparages à la Vigneault», «Euphémisme» et bien d'autres...

enlevé au pouvoir de séduction de ce roman intelligent et sensible. Il faut avoir vécu pour écrire que «la foi obstinée (...) fait de l'échec un événement plus exceptionnel, enviable» ou encore que «nous sommes tous en danger, même ceux qui nous menacent». Ne serait-ce que pour cette sagesse, on doit découvrir l'urgence qui se cache derrière ce titre énigmatique.

Pierre Héту

MOUFLETS
Susan Minot
Gallimard, 1987; 22,95\$

Premier roman de l'Américaine Susan Minot, *Mouflets* a été couronné par le prix Fémina étranger 87. Livre d'ambiance, de jeunesse, où la famille tient lieu de point d'enclave au développement du récit. S'échelonnant sur treize années, l'histoire évolue depuis les premiers triomphes de l'enfance jusqu'aux conversations sur le mariage; entre cela se situe tout ce qui fait le charme de la vie de famille nord-américaine: la cachette, les feuilles d'automne, la patinoire publique, les visites à la parenté, les réceptions avec les amis lorsque les parents sont absents (l'alcool et les amours incertaines), et, bien sûr, parmi ces joies, les peines de tous les jours, les tracas, les malheurs qui engagent la solidarité; la perte de la mère dont la voiture sera happée par un train, moment déchirant qui marque un tournant dans la vie familiale. La mère, figure concrète et localisable dans la fiction, mais, et plus que tout, figure dont le souvenir hante l'écriture — c'est à la mémoire de sa mère que Susan Minot dédie le roman. Aussi sentons-nous bien, sous le poids des mots, une sensibilité intense qui s'exprime presque à regret, même en rendant joyeusement hommage aux moments heureux d'autrefois.

Néanmoins, à travers une thématique qui emporte d'emblée, il faut savoir déceler les insuffisances de l'écriture. On a tendance, lorsqu'une œuvre se mérite un prix, à lui prêter d'exemplaires qualités qui ne sont sou-

vent que partiellement atteintes. C'est le cas ici (et à ce titre, les notes en page 4 de la couverture appellent quelques nuances). Ce premier roman est plein de promesses et c'est déjà beaucoup. Certains passages sont beaux, pleins d'amour et d'amitié bienheureuse; ils réussissent à nous faire croire l'espace d'un moment que la vie, l'enfance, n'est que cela.

Somme toute, un roman dont la lecture ne s'impose pas (bien que...); mais il serait dommage qu'on oublie le nom de son auteur.

François Ouellet

MON PROPRE RÔLE (I, II)
Serge Gainsbourg
Denoël, 1987; 34,95 \$ ch.

Denoël a eu l'intéressante idée de publier la presque intégralité des œuvres de Serge Gainsbourg. Et cela en deux volumes, le premier couvrant la période 1958-1975, le second celle allant de 1976 à 1987. Une entrevue avec Gainsbourg, un succinct essai sur la chanson comme art, quelques photos, manuscrits et aphorismes s'ajoutent aux nombreux textes de chansons. L'ensemble est chapeauté d'un titre évocateur: *Mon propre rôle*.

Ainsi réunis, les textes de Gainsbourg se laissent évaluer dans leur évolution. D'une forme

poétique originairement proche de celle de Georges Brassens et de Boris Vian (amitié, absurde et misogynie oblige), l'écriture de Gainsbourg se mute en un français singulier et décapant où l'esthétique s'offre à travers une recherche du mot pour le mot — le mot véhiculant l'idée et non l'inverse. Une quête graphique, pourrait-on dire, soutenue par une technique de rejet quasi parfaite, à vous en donner le vertige («L'appareil à sous»).

Entre ces deux pôles, l'époque yé-yé où Gainsbourg acidifie une thématique boy-scout grâce à de petits bijoux d'ironie, de cynisme, construits comme autant de bombes à retardement («Les sucettes»). Du «Poinçonneur de lilas» à «Charlotte forever» un transit houleux, enfumé, mais riche en transformations, en éclatements. Un univers où se confondent nihilisme, érotisme et provocation. Signifiant par sa différence. Et sa lucidité.

Christian Desilets

Qui plus est, la recherche toute formelle de Gainsbourg fait en sorte que la lecture des textes sans leur support musical s'opère bien, étant donné le caractère épuré, laminé, novateur des mots du beau Serge. «Il est des douleurs qui sont proches un peu des climax, proches de l'orgasme tellement elles sont fulgurantes» (I, p. 13). Vous avez raison, M. Gainsbourg.

Mario-L. Maltais

LA TÊTE QUI PARLE
John Cowper Powys
Flammarion, 1987;
46,50\$

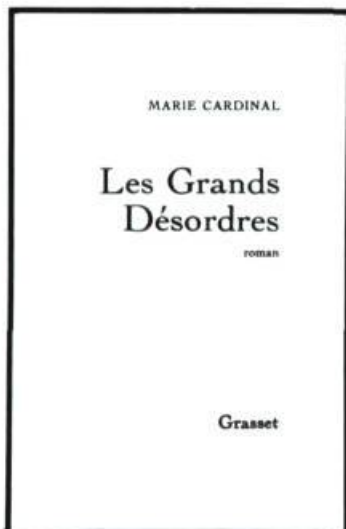
«Rien ne s'obtient qu'avec effort; tout a son sacrifice. La perle est une maladie de l'huître et le style, peut-être, l'écoulement d'une douleur plus profonde.»

Flaubert

La Tête qui parle est une histoire facétieuse, démesurée et souvent maladroite que Powys s'est permise pour son treizième roman. C'est aussi une vaste fable sur la création, gâtée par une philosophie cosmique débraillée, par des digressions aux bottes de sept lieues et des inflammations cérébrales, que Powys a heureusement su tempérer par de l'humour et entrelarder de jeux de distanciation réussis. De sorte qu'on ne saurait en conseiller la lecture, avec toute l'ambiguïté que cela suppose, qu'aux lecteurs curieux.

Des personnages convergeant au centre d'une forêt hantée, vers le château des Tours Perdues (comme le faisaient les personnages de Calvino dans *Le Château des destins croisés*), un géant mongol de sang juif, esclave du puissant Sir Mort Abyssum, un nommé Cortex, gardien de la forteresse de Roque, un cheval bicéphale et une tête de bronze qui profère oracles et anathèmes dans une langue inconnue, après avoir été baptisée par le baiser du sexe d'une jeune vierge; tout cela témoigne bien du style et de l'imagination débridée de Powys, en même temps que de sa difficulté à se dire sans détour. Son roman transformera les lecteurs en pêcheurs d'huîtres: ceux qui manquent de souffle trouveront l'eau amère, tandis que les autres pourront tirer des pages quelques perles précieuses. Cela demande du courage, mais il faut savoir vénérer la création jusque dans ses fièvres malignes.





LES GRANDS DÉSORDRES
Marie Cardinal
Grasset, 1987; 19,50 \$

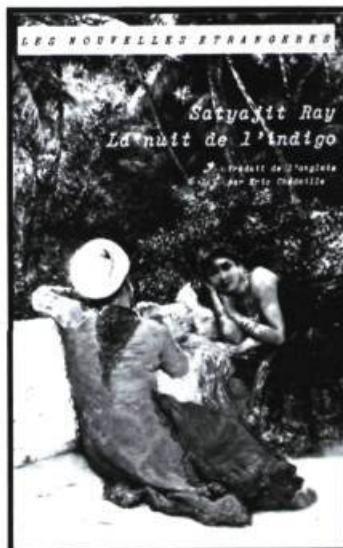
Il y a des gens qui, par leurs discours ou leurs comportements, dérangent l'ordre des choses, font germer le doute dans les consciences. Doute qui, bien entendu, s'y trouvait déjà, enfoui sous le conformisme, la droiture et la raison. Dans *Les grands désordres*, Laure, la fille d'Elsa, joue ce rôle d'éveilleuse de conscience parce qu'elle ébranle les certitudes sur les-

quelles sa mère a construit son monde. La vie pleine d'excès des drogués happe bien rapidement celle, trop rangée, d'Elsa. Comme ultime défense et pour canaliser sa colère et son désespoir, l'imminente psychologue s'engage dans un combat qui aura pour aboutissement la rencontre de l'Autre en elle. «Ce n'est pas moi qui ai sauvé Laure, elle s'est sauvée elle-même.» (p. 161)

Le récit de son aventure, Elsa l'entreprend avec un inconnu qui se voit confier la mission d'en faire un livre. Les séances hebdomadaires ont petit à petit valeur de thérapie. Ainsi, dans la deuxième partie du livre, on assiste à diverses phases du processus thérapeutique: il y a d'abord l'urgence de dire comme moyen de se délivrer d'une tension tragique qui annihile l'être, puis le repli sur soi, le choix inévitable entre la vie et la mort et, enfin, le mouvement vers l'autre et l'acceptation du doute.

Les grands désordres est un livre-témoignage qui nous dit qu'une renaissance ne se fait jamais sans douleur et que la lucidité frappe toujours avec une extrême violence.

Sylvie Trotter



LA NUIT DE L'INDIGO
Satyajit Ray
Presses de la Renaissance, 1987;
21,50 \$

Bien mal acquis ne profite pas; l'argent ne peut tout acheter, surtout pas l'amitié; la satisfaction du travail bien fait récompense mieux que l'argent qu'on peut en tirer; la vanité de l'homme est toujours grosse d'amères déceptions. C'est là le genre de leçon qu'on peut tirer des onze

nouvelles qui composent ce recueil indien.

À l'évidence, Satyajit Ray — déjà connu en Occident comme cinéaste — est un moraliste. Et de talent, puisque ses récits ne sont jamais lourds. Cela tient principalement à ce que Ray a su tenir compte du public auquel il s'adressait, celui des adolescents qui lisent le magazine *Sandesh*. L'approche est sobre, le style classique, mais si les sujets sont d'abord traités sur le mode naturaliste, le lecteur ne tarde pas à plonger dans un monde fantastique qui n'est pas sans rappeler le Cortázar de *Les armes secrètes*. Le tout en mettant le lecteur en contact avec une Inde sensiblement différente de celle que les journaux et la télévision ont l'habitude de nous présenter, celle d'une petite-bourgeoisie — employés de bureau et cadres intermédiaires — qui a des revenus stables, s'offre le plaisir de voyager... et cherche à calquer autant que possible les habitudes de vie de l'ancien colonisateur britannique, bref une Inde très européanisée.

On déplorera toutefois que l'éditeur français ait choisi de publier ces nouvelles dans une collection qui n'est pas précisément

COLLECTION L'ARTISTE AU TRAVAIL



LES SECRETS DE LA PEINTURE À L'HUILE



LES SECRETS DE L'AQUARELLE



LES SECRETS DU PAYSAGE
 (nouveau)



LES SECRETS DU DESSIN AU CRAYON
 (nouveau)

«Apprenez à maîtriser votre don naturel d'artiste»
 chaque volume: 24,95 \$ — 144 pages — abondamment illustré en couleurs

À paraître:
 • LES SECRETS DU CROQUIS
 • LES SECRETS DE LA NATURE MORTE

ÉDITIONS
marcel broquet
 Casier postal 310 — LaPrairie, Qué.
 JSR 3Y3 — (514) 659-4819

 **DIFFUSION PROLOGUE**

destinée aux jeunes. Ce faisant, les textes fort instructifs de M. Ray risquent bien de manquer leur cible sans nécessairement atteindre celle d'un public d'adultes amateurs de récits plus costauds, plus proches de leurs préoccupations également.

Richard Tardif

LA NUIT SACRÉE Tahar Ben Jelloun Seuil, 1987; 21,95\$

On peut se demander si, pour les saints, le seul véritable péché ne résiderait pas dans le bonheur, qui n'excuse aucune faute. Si la sainteté est le couronnement d'une culpabilité délicate, c'est aussi celui de l'héroïne de *La nuit sacrée* (suite de *L'enfant de sable*) qui raconte le difficile accès à la féminité d'une femme sur qui tout le monde contente sa brutalité, et qui a moins besoin de vivre que de se délivrer de ses inquiétudes par la passion. La vie, taquine, lui réserve tant de tourments qu'on pourra la soupçonner de se faire la plus grande joie d'être destinée à la souffrance. Incapable de défendre son bonheur, atteignant à la sainteté par le crime (Ben Jelloun, ici, rejoint Genet), accueillant les sévices avec une résignation suspecte, elle s'élève dans la douleur et n'exerce jamais mieux sa liberté qu'en s'abandonnant au malheur. Son destin l'y aide et lui fournit sa caution. L'humiliation lui est une délivrance: retirée de la circulation amoureuse par une rivale, excisée en prison par ses sœurs qui lui cousent aussi le sexe pour l'empêcher d'enfanter, elle n'en deviendra pas moins une confidente pour ces femmes qui la repoussent. Son plus grand drame aura été de n'avoir trouvé personne pour l'écouter. C'est pourquoi, au bord de la mort, elle nous raconte elle-même sa vie, dernière façon de savourer son malheur comme une grâce. Son récit n'est pas une poursuite du réel, auquel elle a toujours échappé, mais le dernier exercice de sa transfiguration: «J'ai vaincu toutes les violences pour mériter



la passion et être une énigme». Sans doute, et le lecteur qui saura débrouiller le désordre des sentiments surprendra peut-être en Ben Jelloun le dernier écrivain de la pitié.

Christian Desilets

LE CAVALIER SUÉDOIS Leo Perutz Phébus, 1987; 29,95\$

Pour échapper aux travaux forcés, un bandit de grand chemin prend la place d'un jeune officier déserteur de l'armée suédoise, fait une belle carrière dans les armes, revient auprès de la fiancée orpheline ruinée par un parain véreux, l'épouse, ramène la prospérité au domaine pour finalement, libre de tout sauf de l'amour, retourner à son destin, absolument déchiré mais l'âme en paix.

Une belle histoire qui aurait pu se dérouler à n'importe quelle époque et en tout autre lieu imaginable. Sa finale, un peu fataliste au goût d'aujourd'hui, démontre peut-être l'état d'esprit des intellectuels allemands ou autrichiens de cette époque face à la politique étrangère du III^e Reich. C'est un peu tentant d'attribuer des dons prémonitoires à l'auteur, 50 ans plus tard.

Publié d'abord en allemand — l'auteur vivait alors en Au-

TAHAR BEN JELLOUN

La nuit sacrée

ROMAN

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

triche, en 1936 — *Le cavalier suédois* a été redécouvert récemment comme d'autres romans de cette période. Celui-ci bénéficie d'une bonne traduction, d'une belle présentation graphique et d'une mise en page soignée qui en rendent la lecture très agréable.

Claude Régnier

L'HOMME QUI AIMAIT LES ZOOS Malcolm Bosse Série noire n° 2112, 1987; 7,95 \$

Verrons-nous bientôt sur nos écrans *Agent trouble*, le dernier film réalisé par Jean-Pierre Mocky et interprété par une «nouvelle» Catherine Deneuve et Richard Bohringer? Il faut le souhaiter, car il est tiré de *L'homme qui aimait les zoos* de l'Américain Malcolm Bosse. Ce

roman mi-policier mi-d'espionnage captive pendant 247 pages et est mené tambour battant.

Il s'ouvre sur un mystère qui ne fera que s'épaissir et produira mille dangers. Un autocar rempli de passagers s'est arrêté dans une rue déserte près des collines de San Francisco. Un jeune s'en approche. Les passagers ont l'air de dormir dans la pénombre. Le jeune homme vide leurs poches. Des cadavres ne sauraient se plaindre qu'on les vole.

Mais le jeune homme s'en repentira. Dans les jours qui suivent, il a beau écouter bulletin de nouvelles sur bulletin de nouvelles: personne ne parle du mystérieux autocar ni de ses passagers. L'Épurateur est bientôt sur ses traces; le jeune homme disparaît à son tour. Mais l'Épurateur doit absolument voler le butin volé. Et tante Victoria veut démasquer l'assassin de son neveu. Une sombre affaire politico-policrière vient de commencer, doublée d'un match passionnant entre la vieille tante Victoria, une bibliothécaire méthodique, et M. Boyle (l'Épurateur), un tueur un peu las de son métier.

Sans la «Série noire», on se demande parfois où les cinéastes français iraient puiser leurs sujets.

Martial Bouchard

LA SAISON DU SPHINX Georges Préli L'éclat, 1987; 65 FF

Il faut bien le dire: ce tout récent livre de Georges Préli est excellent. À dominante fantastique, sorte d'apologue désespéré, *La saison du sphinx*, second volume de l'auteur répertorié au catalogue de la jeune maison d'édition française L'éclat, figure d'ailleurs dans sa collection «Paraboles». Il y est question d'un homme qui arrive dans un petit village à rue unique, et où le train ne s'arrête qu'exceptionnellement. Lieu pour le moins ambigu, ce village adhère à une colline où, non loin d'une ferme, se dresse, investi d'une puissance occulte, un immense chêne. À la recherche d'une vérité — la sienne — le protagoniste se rend au lieu-dit du Chêne, requis notamment par un abîme qui s'y creuse; bientôt, il comprend que c'est au sein même de ce gouffre s'annonçant comme «une enceinte circulaire formant un bouclier compact dans le but de masquer quelque mystère» (p. 82) — qui n'est pas sans rappeler la muraille de Chine cher Kafka —, qu'il trouvera une réponse à ses

interrogations. Art fantasmagorique s'il en est un, cette *Saison du sphinx* n'est autre chose qu'une «saison en enfer» où les bribes de réalité rassurant le lecteur s'enchevêtrent dans d'interminables hallucinations opératoires. Le texte, pourvu d'une écriture efficacement concise et lucide, fait montre d'une puissance évocatrice rare. S'orientant selon le parcours cyclique cher à Borges, et inscrite sous la paterne des philosophes existentialistes qu'affectionnait Camus, la thématique se développe dans cet espace clos du village en une allégorie du Monde, du Destin et du Temps.

«Il règne dans l'air quelque chose de lourd, que je ne parviens pas à identifier, mais qui pèse sur moi comme le souvenir d'une erreur irréparable, infiltrée dans ma vie» (p. 65). Certitude et ignorance chez le narrateur qui le confrontent au vide, à l'irréductible, inhalation provoquant cette folle angoisse qui hante l'univers kafkaïen lorsque, dans le mouvement même de la démarche intellectuelle, c'est la raison qui avoue son échec. Il faut lire ce livre, ne serait-ce que pour la beauté et la magie de son écriture, et ressasser, peut-être, ces vers de Borges comme une autorité:

Celui qui dort est tous les hommes.

Dans le désert je vis le jeune Sphinx, qu'on vient de façonner. Rien n'est ancien sous le soleil. Tout se passe pour la première fois mais éternellement.

Celui qui lit mes mots est en train de les inventer.

François Ouellet

LA FORTUNE Georges-Olivier Châteaureynaud Le Castor astral, 1987

Il est de ces écritures qui traversent les modes, ou plutôt les ignorent, car, ne traquant que l'essentiel, elles parlent de choses sans cesse oubliées. L'écriture de Georges-Olivier Châteaureynaud est de celles-là, s'obstinant à rappeler notre premier regard sur le monde et l'étrangeté des représentations que nous nous en faisons. L'univers de cette suite de brefs textes intitulée *La Fortune* — titre qui s'étend à l'ensemble du recueil, (qui comprend également quelques proses autobiographiques et des essais critiques) — n'apparaîtra pas d'emblée familier au lecteur, mais il le plongera peu à peu dans un état pa-



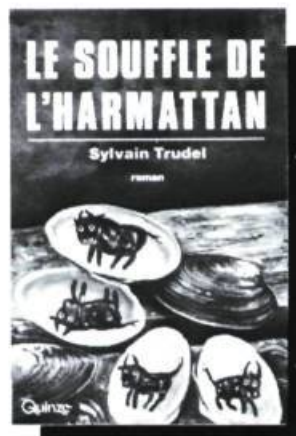
ramnésique lui donnant l'illusion du déjà vu dans une antériorité indéfinie. C'est que le cadre d'un extrême dénuement où vont et viennent des personnages plus archétypiques qu'incarnés renvoie à ces moments où nous posons un geste — caresser une pierre, marcher — qui confond en lui toutes les répétitions à venir ou passées de ce même geste. Le Grand Blasé, l'Inspiré, son Prochain essaient donc de vivre un peu et de percer l'opacité qui les entoure. Ils rencontrent la matière, la mort, l'amour, toutes choses étranges, et l'art de Châteaureynaud consiste à restituer ces instants éphémères où l'homme mesure et atténue l'écart entre sa conscience et l'univers. Ce geste descriptif prend indifféremment la forme d'un récit, d'une fable ou, pour employer un mot qui n'a plus cours, d'un poème sans que l'unité d'ensemble n'en soit affectée, tant l'écriture, dans sa grande précision et sa pureté, se dissout dans son objet.

Ce désir d'un discours homogène à son objet fonde aussi les très belles pages critiques qui occupent une part importante du recueil. Qu'il nous entretienne d'auteurs méconnus du grand public, comme Bernard Privat ou André Hardellet, ou d'écrivains reconnus, comme Bioy Casares ou Orwell, Châteaureynaud se fait également discret, laissant parler les textes; de la même façon, lorsqu'il discourt sur le Fantastique, le Roman ou la Poésie, c'est sur le mode de l'anthropomorphisme, à la Barthes ou à la Blanchot, pour parler leur destin et leurs vérités oubliées.

À mille lieues de la littérature-spectacle, *La Fortune* accuse une rafraîchissante humilité que ne renieraient pas les mystiques qui font un autodafé de leurs écrits.

André Lamontagne

Quinze

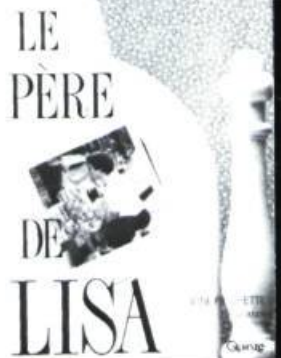


LE SOUFFLE DE L'HARMATTAN

Sylvain Trudel
roman
PRIX MOLSON de l'Académie canadienne-française 1987
192 pages 15,95 \$



LA NOUVELLE ALLIANCE ▲
Jacques Fortier
144 pages 15,95 \$



LE PÈRE DE LISA ▲
José Fréchette
112 pages 15,95 \$

L'AVENTURE, LA MÉSAVENTURE

►
Bernard André
Jean-Paul Beaumier
Bertrand Bergeron
Gaétan Brulotte
Daniel Gagnon
Pierre Karch
Monique Larue
Madeleine Monette
Madeleine Ouellette-Michalska
Esther Rochon
160 pages 19,95 \$



Quinze

LES ÉDITIONS QUINZE

955, rue Amherst
Montréal H2L 3K4
(514) 523-1182